

ÉCRIRE LA FEMME, REPRÉSENTER LA NATION. LA GÉNÉRATION DE 1837 ARGENTINE

Nathalie Goldwaser

Université de Buenos Aires / Paris I Sorbonne

Courriel : nathalie.goldwaser@gmail.com

Revue ASPECTS, n° 3 - 2008, pages 97-119

Résumé : Dans la pensée de certains auteurs argentins du 19^e siècle qui ont formé part de ce que l'on a désigné comme « la Génération de 1837 » (entre autres Estéban Echeverría, Juan B. Alberdi et Domingo F. Sarmiento), la représentation de la figure de la femme a joué un rôle particulier. Dans ce travail nous soutiendrons que la volonté de la mentionner dans les textes, loin de prôner l'émancipation du genre féminin, était une manière de politiser des problèmes de l'époque comme le (manque de) liberté, la violence, l'éducation nécessaire à la constitution de la citoyenneté. En ce sens apparaît une représentation paradoxale. Cette figure était une excuse pour rendre compte, pour les écrivains de cette génération, des problèmes qui existaient alors. Elle était aussi un prétexte dans la recherche d'un « nous » (les citoyens), en même temps qu'elle marquait la frontière avec les autres ; et enfin, elle était une intruse qui gênait l'action politique des hommes. On essaiera ici de comprendre le fragment femme comme un des nombreux éléments qui participé de la construction de l'idée de 'citoyenneté' et 'nation' en Argentine.

Mots-clés : Argentine – 19^e siècle - figure femme - nation - citoyenneté – liberté – histoire conceptuelle.

La traduction de ce travail ainsi que celle des citations des textes argentins a été assurée par Hélène Visotsky que je remercie très sincèrement.

« Fera-t-il jamais bon usage du pouvoir souverain, celui qui ne sait pas ce que sont la *patrie*, la *liberté*, la *fraternité*, ni le *droit au suffrage* et à la *représentation*; celui qui, somme toute, n'a aucune notion des devoirs de l'homme et du citoyen ? »

Esteban Echeverría,

Manual de Enseñanza moral

para las escuelas primarias del Estado Oriental

(Manuel d'Enseignement moral

pour les écoles primaires de l'État Oriental).

■ INTRODUCTION

Le sujet central de ce travail sera la dénommée *Génération de 37 (1837)* argentine, car elle est composée d'écrivains qui ont utilisé très fréquemment la *figure de la femme* pour narrer, expliquer, et prendre position, donnant leur avis sur la nation argentine émergente. Cette allusion récurrente à la femme présente, cependant, un paradoxe que ce chapitre tentera d'explorer. Un paradoxe parce que, même si certains penseurs lui octroient dans leurs récits et dans la fiction, un rôle dans l'espace politique/public -mettant en évidence les conceptions, jugements et préjugés la concernant-, la femme à cette époque-là était exclue du processus de construction de l'individu politique légitime.

L'hypothèse que nous émettons ici, est que l'incorporation de la figure de la femme dans la narration permettait de transformer la littérature poétique en une littérature politique sans pour autant constituer un discours émancipateur de la femme. Chez quelques-uns des penseurs de cette Génération (en particulier Echeverría, Alberdi et Sarmiento), l'apparition d'une telle figure dans leurs discours politiques¹ se rattachait au problème de la construction de la Nation. En ce sens, la notion *figure de la femme* a son propre contexte et son historicité si l'on considère que lesdits penseurs vivaient sous un régime (le « rosismo ») contre lequel il leur était interdit de s'exprimer explicitement. Autrement dit, ils vivaient sous un régime de non-liberté (pour la pensée libérale).

Nous nous efforcerons donc de rechercher exactement quel était le rôle que ces hommes assignaient à cette figure en ces *moments* fondateurs de la nation, c'est à dire quelles étaient les occasions et les raisons d'évoquer « la femme » sous de multiples et différentes formes, par exemple, celles de : *servante, femelle, dame, captive, jeune fille, racaille, boudin, négresse, geignarde, épouse, tripière, fille, pipelette, mère*.

La première partie se concentrera sur la construction de l'unité nationale, en particulier dans la pensée de Esteban Echeverría, non seulement parce qu'il est le référent de cette génération, mais à cause de la fonction très claire que remplissait *la femme* dans ses récits. Aussi bien dans *La Cautiva (La Captive)* que dans *El Matadero*² (*L'Abattoir*), et en tenant compte des caractéristiques historiques de sa production (le gouvernement de Rosas à Buenos Aires), nous chercherons à localiser la construction grammaticale et narrative du *moi* et du *nous* qui composent une identité, dans ce cas précis, nationale. Une des caractéristiques de ces œuvres est celle d'être des narrations qui configurent ou fondent l'identité ou des identités; cependant, bien qu'elles énoncent un ensemble de qualités prédéterminées, il existerait une construction non achevée et que l'on pourrait étudier dans une perspective éloignée de tout essentialisme. C'est pourquoi nous tenterons de percevoir les données ou aspects marginaux que ces narrations évoquent. En dernier lieu, nous nous proposons ici de rendre compte du processus de construc-

¹ Discours qui ne se limitaient pas forcément à la sphère institutionnelle / étatique mais pouvaient englober des textes littéraires, des articles de magazines, des lettres personnelles, etc.

² *La Cautiva* est publié dans le volume *Rimas* en 1837; tandis que *El Matadero* fut écrit en exil trois ans plus tard, et ne fut publié, grâce à Juan María Gutiérrez, qu'en 1871, après la mort de l'auteur (Weinberg 2006). En ce sens, cette dernière œuvre est "codée pour ses contemporains" (Sarlo et Altamirano, 1997: 42).

tion de la relation entre la nation et ce qui apparaît comme *Autre* subissant la tension de la reconnaissance (ou non) de son existence.

En revanche, dans une seconde partie, la figure de la femme sera la clé grâce à laquelle nous étudierons d'autres penseurs de l'époque, ce qui nous permettra de démontrer que ce recours était utilisé par un large groupe d'individus masculins cultivés. Cette analyse nous conduit à proposer et développer, enfin, deux types de représentation de la femme qui se dégagent de l'imaginaire de ces hommes, penseurs de la nation: d'une part, une *excuse* (leur permettant de prôner certaines valeurs ou de s'opposer au régime de Rosas); d'autre part, une *intruse*, revendiquant une place dans le « monde des hommes »³. Ces représentations possibles nous permettent de nous demander si, en fin de compte, une telle figure est un moyen ou un objet interchangeable selon les discours (Fraisie, 2001).

En d'autres termes, nous ne ferons pas un inventaire des différentes façons qu'avait cette élite intellectuelle d'écrire la femme (ce serait une manière d'ordonner un phénomène qui, en soit, est désordonné), mais nous nous limiterons à appréhender ce désordre, non pour construire une histoire mais pour comprendre un des problèmes politiques et philosophiques principaux de cette génération *fondatrice* de la nation argentine: qui sont les citoyens, qui parviendraient à le devenir.

« Donc, ce qui apparaît clairement dans la revendication par un groupe de ses droits à la citoyenneté, ce ne sont pas les caractères d'une identité ou d'une culture particulière, mais une relation entre de multiples identités. Le fait de revendiquer ou de réclamer la citoyenneté met en scène une relation déterminée entre l'inclusion et l'exclusion et y incorpore le rôle des 'sans-voix' que définit l'existence politique en général. » (Villavicencio, 2003: 19)

Dans l'une et l'autre partie, nous soutenons que l'allusion à la femme a, dans une large mesure, un rôle déterminant lorsqu'il s'agit de se référer au problème de la construction d'un *nous*. C'est à dire que certains penseurs du XIX^e siècle argentin la mettent en rapport avec un problème philosophique et politique, par exemple celui de *la* (l'absence de) *liberté*. Alors, pourquoi, chaque fois que l'on utilise *le mot* femme, l'enferme-t-on dans une perspective féministe ou « d'étude de genre »? Nous nous efforcerons donc dans ce travail de réussir à analyser la représentation de la « figure de la femme » et, en même temps, de répondre à cette question. Dans ce but, ce travail s'appuiera sur les remarques faites par ceux qui contestent les perspectives du « genre ». Ce terme pose un double problème: le premier est son ambiguïté en ce que parfois il désigne l'universel, « genre humain », et d'autres fois le particulier, le genre masculin ou le genre féminin; le second problème, qui pourrait être une émanation du premier, est que cette dualité occasionne des difficultés lorsqu'il s'agit de retrouver la représentation du sexe féminin: aussi bien dans les moments de son exclusion (par exemple, de ce qu'on a appelé « suffrage universel » au XIX^e siècle); que dans les périodes particulières où la

³ Précisons que ces deux notions (*excuse* / *intruse*) ne sont en aucun moment utilisées par les auteurs étudiés dans ce travail. Au contraire, il s'agit d'une interprétation que l'on pourrait faire de ces textes.

femme *écrite* est mentionnée dans les textes, même en ces temps de marginalisation. C'est pourquoi, le concept « genre » propose une réponse avant même d'avoir posé une question, une problématique (Fraisie, 2001: 25). Il se passe un peu la même chose avec la pensée féministe si on la considère comme occupant une place autonome ou comme une production indépendante du reste du monde intellectuel.

La *figure de la femme* ne sera pas pensée ici de manière solitaire ou isolée. Au contraire, nous essayerons d'identifier la difficile et paradoxale représentation que l'on a faite du « beau sexe » (comme disaient certains hommes à l'époque) car, très souvent, elle leur était « nécessaire », puisque cela leur permettait de se référer à l'*autre* (dans ce cas précis l'*autre* est féminin), ce qui était une manière d'établir son humanité et de souligner un référent de différentiation « externe » pour évoquer leur égalité « interne ».

Dora Barrancos, dans son livre *Inclusión/Exclusión. Historia con mujeres (Inclusion/Exclusion. Histoire avec femmes)*, pénètre dans la problématique de la condition de la femme en Argentine, émettant l'hypothèse que la subordination de la femme fut toujours accompagnée d'un « jeu pendulaire »: elle était exclue (par exemple du droit politique) mais, en même temps, elle était récompensée en étant mentionnée dans de très nombreux écrits du XIX^e et du XX^e siècle (soulignons l'extrême valeur et l'importance que ces hommes accordaient au rôle que jouait la femme comme mère, toujours au sein de la famille bien entendu). L'auteure décrit cette attitude des écrivains comme « une manœuvre compensatoire offerte à la condition féminine très dévaluée » (Barrancos, 2002: 10)⁴. Nous suivrons cette auteure et reprendrons cette idée de « jeu pendulaire » entre l'exclusion ou l'ignorance de la place occupée par la femme, et l'apparition d'une « manœuvre compensatoire » à travers l'allusion à sa figure. D'où il résulte une différence entre « prendre en compte la figure de la femme » (en la mentionnant, en faisant d'elle le personnage principal de romans, articles de magazines, etc.), et son exclusion concrète et effective du monde public et politique. Nous essayerons ainsi de vérifier si, en considérant la *figure de la femme* comme une catégorie, l'on peut élaborer une notion plus générale des concepts de nation et de citoyenneté dans l'Argentine illustrée du XIX^e siècle.

En fait, nous ne rechercherons pas des traces de pratiques féminines dans le domaine public mais nous dessinerons le profil de cette figure féminine dans certains écrits politiques de cette époque où on la présentait (tel un fantôme) et par la suite ou simultanément, on la rendait invisible. Nous proposons donc une alternative de lecture où l'on ne s'effraie pas de cette exclusion ou de ces façons très péjoratives de nommer la figure de la femme, et où l'on ne relativise pas non plus les causes de son exclusion. Ce que nous prétendons est de pouvoir reconstruire un imaginaire de représentation qui a servi à établir un *nous*, à formuler des discours aux racines profondément nationales et à donner du contenu à l'idée de citoyenneté.

⁴ Barrancos se base sur un texte de Luis A. Mohre de 1891, présentant l'un des nombreux exemples pouvant corroborer l'hypothèse émise précédemment. Mohre avait choisi une femme comme personnage principal de sa fiction. Barrancos observe qu'à travers ce personnage, l'auteur exprime ses propres conceptions et préceptes concernant la politique du pays et la chose publique. L'intention de Barrancos est de montrer un exemple où le contenu de ce que les hommes pensaient était exprimé au moyen de la construction de stéréotypes féminins.

■ Esteban Echeverría : du discours poétique au discours politique

Dans cette partie nous rechercherons dans les œuvres d'Esteban Echeverría (particulièrement dans *El Matadero* et *La Cautiva*) comment, à travers des stratégies énonciatives de narration, l'auteur tente de s'adapter au signifiant de la *nation*.

Cette enquête est liée à la représentation que l'on a faite de la femme, en ce que, dans les deux œuvres, d'après Francine Masiello, il y aurait ce qu'elle a appelé "des assignations de genre", même si cette auteure se réfère à "la présence féminine" dans certains documents culturels du XIX^e siècle. Ces assignations acquéraient :

« une nouvelle valeur symbolique dans la formation des idéologies nationales, ouvrant la voie à une nouvelle interprétation des fonctions des femmes à l'époque postcoloniale (...) les luttes pour la démocratie produisirent une série de mythologies sur les femmes vouées inconditionnellement à la nation » (Masiello, 1997 : 31).

Pourquoi, alors, nous référer à la pensée d'Esteban Echeverría? Il fait non seulement partie de ce que l'on a appelé la « Génération romantique » de 1837, mais il est aussi considéré comme le « forgeron de la nationalité » (Weinberg, 2006), « un chef d'École » (Sarlo et Altamirano, 1997) ou le « frère aîné de l'intelligence », selon ses confrères. En d'autres termes, un faiseur d'identité au sens philosophique et politique, et un homme de grande influence à son époque.

La Cautiva fut sa deuxième publication éditée en 1837 sous le titre de *Rimas*. Comme l'assurent ses biographes et les historiens, cette œuvre connut un immense succès, non seulement parce qu'elle mit en relief des scènes de la nature et des coutumes de l'Argentin de ce siècle, mais aussi à cause de sa portée sociale. Dans les premières pages, on peut observer cet « élément social » dans la mesure où l'auteur identifie dans la narration le *moi* et le *toi*, face au *eux*:

« Écoutez! Voici que s'approche
la bande des sauvages, assourdis-
sant
la campagne environnante;
Regardez! Tel un tourbillon
elle fend l'espace véloce »
(Echeverría, 1951a: 601)

Le *moi* apparaît ici (sous la forme d'un impératif: Écoutez! Regardez!) et invite un *toi* à écouter le son des étrangers, des « eux ». Nous constatons donc l'emploi du *moi* echeverrien mais s'adressant à quelqu'un, un *toi* allocutaire, les deux étant complémentaires, rendant compte également de ce qui n'appartient pas au « prochain ». Ainsi, si la nation implique un *xénos*, c'est à dire tout ce qui à l'intérieur ou à l'extérieur de la nation se définit par son exclusion, mais qui, en même temps, est

objet de 'nomination' et classification (à la différence de l'hétéros⁵, c'est à dire du totalement 'autre'⁶) on commence à voir dans les textes une tentative d'identification.

En tant qu'auteur de cette génération si caractéristique, Echeverría construit son 'personnage romantique'. Un auteur romantique, d'après Bajtín dans son *Estética de la creación verbal (Esthétique de la création verbale)*, « a peur de se trahir, de se dévoiler lui-même à travers son personnage et il laisse donc à celui-ci une issue interne par laquelle il pourrait s'éclipser et dépasser son achèvement ». (Bajtín, 2005: 27). C'est pourquoi ce personnage, dans la mesure où il commence à s'autodéfinir, permet à l'auteur de prendre position et de se refléter en lui. Dans *La Cautiva*, María incarnerait ce genre de personnage. Elle est présentée par Echeverría (de la troisième partie jusqu'à la fin de ce long poème) avant tout, comme une femme courageuse, toujours en mouvement pour son aimé (Brián), un cœur héroïque plein de courage, de désespoir et de passion, au point de tuer un indien pour son amour:

« Un instinct puissant,
un cœur généreux
la pousse et la guide sûrement,
comme une pure lumière d'étoile
à travers cette obscurité (...)

-Je porte le nom si ordinaire de María
et je suis ton ange gardien; (...)

tu viendras avec moi,
ou je périrai avec toi.
De notre patrie bien-aimée
ta main droite est le bouclier
et, que vaut donc une femme? (...) »
(Echeverría, 1951a: 606 - 608)

Ce personnage féminin est clairement source de résistance, non seulement dans l'histoire même de *La Cautiva*, mais aussi parce qu'elle est une figure qui incarnerait une fonction héroïque, bouleversant ainsi le rôle qu'on lui attribuait en tant que « sexe faible ». D'après Masiello, la Génération de 37, que beaucoup appellent « la génération féminine », utilisa des métaphores de féminité pour reformuler son combat pour la conquête du pouvoir à l'intérieur de l'histoire, « de cette façon, les femmes acquièrent une nouvelle valeur symbolique dans la construction de la nation » (Masiello, 1997: 35).

D'autre part, ce personnage est une référence à l'auteur, on y perçoit son reflet, son attitude de formateur tout-puissant que le personnage adopte comme un mo-

⁵ Catégorisation appartenant à l'hypothèse de travail du groupe de recherche UBACyT S 102, *Représentations de la nation, Etat et citoyenneté: hiatus et fissures dans l'histoire politique des concepts*, dirigé par le docteur Mme. Susana Villavicencio.

⁶ Dans le cas d'Echeverría -et tout au long des deux œuvres- l'autre se réfère, selon les cas, à l'« indien » ou au fédéraliste (la barbarie), et le désert lui permet de se référer à un espace étranger à cause de la rudesse de son climat.

ment d'expérience vitale personnelle, même si ensuite, il le dépasse, en demandant « que vaut donc une femme? ». Cette attitude peut être interprétée comme cette « issue interne » par laquelle Echeverría s'échappe. Donc, la position politique qui s'ébauche chez Echeverría n'est pas celle d'une « pure différence ». Au contraire, la présence de *l'autre* est la base de l'identité, même si l'on doit être prévenu qu'elle est une "altérité" qui, bien que souvent ancrée dans le comportement fictionnel féminin, représente la situation d'exclusion de ces hommes sous le régime de Rosas, ou en est son équivalent. Il est possible de trouver à nouveau cette affirmation dans *La Cautiva* :

« Il dépose lâchement les armes
celui qui veut vivre en esclave;
mais non pas le vaillant indien. (...)
Leurs femmes cependant,
dont la tendre et prudente vigilance
aux heures périlleuses
est toujours en éveil,
accourent bientôt pour calmer
la fureur qui les aveugle,
soit avec des prières et des mots
pleins d'amour et de persuasion
soit en jetant leur corps
au milieu des armes ensanglantées (...)
(Echeverría, *Ibidem.*: 604-605)

Même si elle sera traitée dans la deuxième partie de ce travail, on peut déjà observer ici que la fonction de la figure de la femme est paradoxale: d'un côté, elle veille avec prudence et tendresse; pour ensuite entrer en action avec son propre corps au sein même de la guerre sanglante. Cette femme-là a l'air de posséder deux armes, le pouvoir de « la prière et des mots », et celui de son corps.

Pour continuer nos recherches dans la pensée d'Echeverría sur la construction de l'identité, il nous faut donc nous référer à *El Matadero*. Cette œuvre a en commun avec *La Cautiva*, deux caractéristiques: d'une part, toutes deux sont des "dramas frontaliers" (Sarlo et Altamirano, 1997: 36), et par frontalière nous devons comprendre non seulement la notion topographique, c'est à dire que les deux œuvres se déroulent dans un paysage situé entre la plaine et la campagne, mais aussi cette autre notion liée aux inclus et aux exclus du milieu social, politique et économique. D'autre part, la forte présence féminine nous conduit à étudier la fonction de ces personnages dans la narration. Cependant, contrairement à *La Cautiva*, *El Matadero* n'a pas été connu au moment de son écriture (voir note n°2) bien qu'il fût le premier essai narratif en prose (Sarlo et Altamirano, 1997).

Dans *El Matadero*, comme dans *La Cautiva*, la narration s'organise autour du binôme que Sarmiento saura exploiter plus tard dans *Facundo* : celui de civilisation – barbarie. Si dans *La Cautiva*, María et Brián représentent la civilisation, et le désert et l'indien la barbarie; dans *El Matadero* l'histoire se construit autour de la querelle entre unitaires et fédéralistes et se déroule dans un décor plutôt urbain mais incluant des tâches appartenant au milieu rural. La péripétie que l'auteur choisit pour

commencer cette œuvre est le manque de viande à Buenos Aires. L'auteur ironise sur les aspects politiques associant Rosas au problème de la viande (les éleveurs à cette époque étant, en général, le secteur d'où Rosas recevait le plus de soutien), pour ensuite introduire le moment de tension maximale, le nœud de toute l'histoire: la présence du jeune unitaire (la civilisation) brimé par les fédéralistes (la "racaille" barbare et partisane de Rosas). Cette narration est toute entière remplie d'éléments réalistes bien qu'il ne s'agisse pas d'un récit réaliste. Dans toutes ses descriptions, l'auteur analyse la situation et se permet de la qualifier ou de la juger dans le but d'exprimer ses opinions politiques. De plus, étant un romantique, il se permet de diviser le monde en deux: matière et esprit, civilisation et barbarie, férocité et délicatesse, animalité et humanité. Sans aucun doute, le tableau que nous présente Echeverría est un moment de notre conformation nationale ou, tout au moins, la situation où s'exprime l'impossibilité du progrès, de la marche en avant de la nation et de la nationalité, face à la domination des uns sur les autres, face au désaccord total et absolu entre les différents secteurs. L'abattoir n'est alors rien d'autre que l'espace du limitrophe, du frontalier entre la campagne et sa férocité mais à l'intérieur de la ville. C'est pourquoi on considère que l'intention d'Echeverría est de tendre à la création d'un seul groupe intégré qui réunisse tous les groupes productifs nationaux. C'est pourquoi dans cette œuvre entrevoit-on un besoin en ce qui concerne l'affirmation de l'identité du groupe lorsqu'il établit des rapports avec d'autres groupes, non-inclus (de la nation), marquant les limites, car ces derniers ne possèdent pas cette identité. Pour l'élaboration de la particularité du groupe, il faut en appeler à la présence de l'autre, et aussi à l'égalité de tous ayant le droit de réclamer leur propre particularité; d'où cette dualité du rapport aux autres: pour la constitution de soi-même en tant qu'unité, et pour l'existence de la possibilité de la particularité à partir de la différenciation d'avec les autres. On en trouve l'exemple le plus fidèle dans les citations suivantes:

« A distance, la vision de l'abattoir était grotesque (...) Entourant chaque bête, se tenait un groupe de figures humaines différentes par le teint et la race. La figure qui se détachait le plus dans chaque groupe était celle du boucher, couteau à la main, bras et poitrine dénudés, cheveux longs et emmêlés, chemise et chiripá* (...) un cortège de gamins, de négresses et de mulâtres tripières de leur état, dont la laideur dépassait celle des légendaires harpies et, au milieu d'elles, quelques énormes mâtins » (Echeverría, 1967: 69)

« Ils [les fédéralistes] donnaient le nom de 'sauvage unitaire', selon le jargon inventé par le Restaurateur [Rosas], patron de la confrérie, à tout homme qui n'était pas un égorgé (...) à tout homme décent et au cœur bien accroché, à tout patriote cultivé ami des lumières et de la liberté » (*Ibidem*: 80)

Si dans la première citation apparaît la caractérisation de « eux », dans la deuxième c'est le « nous » qui est clairement défini. Dans la première on observe que,

* Chiripá: culotte faite d'une couverture passée entre les jambes et fixée à la ceinture.

bien que la figure « leader » du groupe soit un homme, la description qu'en fait Echeverría se réfère seulement à son aspect physique, son apparence (bras, poitrine, cheveux, vêtements). Le mépris, dans cette scène -où l'on entrevoit peut-être les préjugés de l'auteur- est contenu dans la façon qu'il a d'évoquer les femmes que l'on voit même mêlées à d'énormes animaux domestiques. En contrepoint, dans la deuxième citation, on trouverait le « type idéal » d'homme auquel l'auteur adhère à l'évidence.

Nous devons signaler, en outre, qu'aussi bien dans *La Cautiva*, que (plus particulièrement) dans *El Matadero*, l'existence des tonalités divergentes, les « subalternités », font penser que cette narration pourrait être considérée comme une démocratisation de la part de l'auteur. La difficulté qui se présente, et qui ne pourra être abordée ici, est celle qui met en tension le « style individuel » et la langue nationale. « Le problème même du national et de l'individuel dans la langue, est, fondamentalement, le problème de l'énoncé (parce que c'est seulement dans l'énoncé que la langue nationale trouve sa forme individuelle) » (Bajtín, 2005: 252). Ainsi que l'observe Bajtín, la définition du style de ces deux modèles requiert une étude plus approfondie et particulière de leur nature et de la diversité des types de discours. D'après Gutiérrez, Echeverría posait comme principe que son écriture, en particulier *Rimas*⁷, « même si elle semble être un défoulement du ressenti individuel, renferme des idées qui appartiennent à l'humanité toute entière » (Gutiérrez, [1874] 1951: 126).

Ce qui est vrai c'est que Echeverría, à l'époque de la domination de Rosas, écrit *La Cautiva* et *El Matadero* comme une dénonciation de la barbarie qui frappe son peuple. Il s'agit d'une barbarie politique mais aussi de paysages; de la même manière que la présence du 'tyran' lui semble insupportable, le désert qui entoure le village l'est également. Dans les deux situations, la liberté est sans aucun doute la préoccupation majeure. Dans *El Matadero*, il affirme:

« (...) le but est de réduire l'homme, d'en faire une machine animée par une force qui n'est pas celle de sa volonté mais celle de l'Église et du gouvernement. Peut-être viendra le jour où il sera interdit de respirer librement, de se promener et même de bavarder avec un ami, sans la permission de l'autorité compétente.»
(Echeverría, 1967: 66-67).

Ici, l'auteur montre son indignation face au gouvernement de Rosas, et évoque ironiquement au futur une situation que, plus tard, dans le même texte, il mettra au présent. L'histoire se déclenche à partir de l'assassinat d'un jeune homme dont le simple « délit » était de se promener sans la ceinture rouge vif (*punzó*), sans porter le deuil et avec des favoris non taillés en forme de U (Echeverría, 1967: 76).

Echeverría utilisa donc la littérature pour créer un lieu possible aussi bien pour la critique politique et sociale que pour la recherche de l'identité nationale. Pour lui, prendre part à la création d'une littérature politique nationale c'est aussi prendre part à la fondation de la nation argentine, puisque c'est seulement en trouvant sa

⁷ Rappelons que "La Cautiva" fut publié tout d'abord sous ce titre.

propre voix dans le concert des nations que l'on pourra acquérir l'identité et l'authenticité, la lutte politique pour la liberté. C'est cette situation, de ne pas avoir d'écriture propre, qui ne permet pas, aux dires de Esteban Echeverría, l'affrontement avec le tyran, et qui empêche de penser la définition du problème de la nation naissante, en imitant, en fin de compte, des styles et des genres appartenant à d'autres peuples. La création poétique devient nécessaire au combat politique.

Echeverría s'installe au pouvoir de la littérature, ses écrits cherchent à créer, à *libérer*, une source d'énergie inépuisable, l'imagination et le souvenir. A l'intérieur du jeu de l'imagination, de la fiction (où il y a un accord implicite entre auteur et lecteur sur le fait que ce qui se dit n'est pas vrai, même si cela part de la réalité), la littérature libère la force de la contestation de sa réalité sociale.

C'est là que se trouve l'articulation de la parole, à la fois soumise et puissante, avec la problématique de la construction de la nation comme identité collective: celle-ci réside dans un ensemble de cosmovisions et de passions de ses habitants pris inextricablement dans l'usage des mots et dans leur silence. Il cherche à définir sa position politique, en montrant qui sont et quels sont les agents qui dissolvent et empêchent l'éclosion de cette nation en train de naître, à savoir: l'incarnation de la barbarie sous différentes formes. Cependant, la nation va nécessairement naître car à chaque manifestation de la barbarie apparaît une contre-figure de la civilisation propre à l'identité nationale, et c'est peut-être pour cette raison que Echeverría inclus dans son œuvre des figures féminines. Face à des hommes vaincus par la barbarie, la femme apparaîtrait comme cette figure du changement et de la résistance. De même que l'on trouve, face au désert, la ville; face à l'indien, Brián, affaibli et errant (victime des hommes) et María vibrante et héroïque; face aux fédéralistes, le jeune homme unitaire qui ensuite affrontera fièrement la mort; face à la figure de l'homme de la tyrannie (Rosas), les femmes dans les textes -soit forme symbolique, soit prétexte- remplissaient la fonction de dénoncer l'oppression et l'exclusion dont souffraient, dans la réalité, ces hommes romantiques, libéraux, républicains, sous le régime du despote.

C'est ici que se pose la question de l'écriture du poète Echeverría et de sa volonté, comme revendication particulière, de faire participer d'autres instances présentes en son temps et de se matérialiser dans l'universalité de l'identité nationale. Sous cette optique, on peut observer qu'il joue constamment avec la présence de l'autre comme délimitant la frontière de la nation: les indiens, les indiennes, le désert, le fédéraliste, les tripières, les nègres et négresses, les mulâtresses, etc.; ce faisant, il fonde une équivalence entre les différentes revendications de ceux qui sont identifiés comme membres de l'unité identitaire. Cet auteur tente de donner un espace aux différentes voix qui revendiquaient depuis leurs particularités, mais étaient unies face à la menace extérieure. L'observation attentive de *l'autre* se transforme en moment constitutif en vue de la formation du *nous*. Cependant, dans ces circonstances historiques ce *nous* était clairement un signifiant qui devait être rempli politiquement et l'auteur essaye de le faire depuis la parole écrite, la littérature.

■ LA FIGURE DE LA FEMME : EXCUSÉ OU INTRUSÉ ?

« Mais qui sont ces femmes réelles cachées derrière les images ? (...) nulle ou presque à l'articulation du civil et du politique, elles apparaissent d'abord multiples. De la mère à l'ouvrière, de la midinette à la suffragette, de la ménagère à la citoyenne, les états des femmes se déclinent sans s'organiser vraiment autour d'une figure, d'une figure moderne. Et pourtant, toutes peuvent indiquer, à tour de rôle en quoi elles représentent une appartenance à la société démocratique, ou sont représentatives (...) de la république ou de la nation ».

Geneviève Fraisse,

Les deux gouvernements: la famille et la Cité, pp. 71-72.

Comme nous l'avons dit en introduction, nous soutenons que la femme *écrite* remplissait dans la littérature un rôle fondamental. Avant de rendre compte de certaines des représentations de la figure de la femme chez quelques personnes de la Génération de 37, il nous faut effectuer un bref détour contextuel. Nous avons déjà parlé de la fonction et de l'espace occupés par Esteban Echeverría à cette époque. Il est temps de décrire l'origine du groupe auquel il appartenait.

On reconnaît dans cette *Génération* l'expérience politique et culturelle vécue par une partie de la jeunesse appartenant à l'élite cultivée qui, pour la plupart, venait de l'Université de Buenos Aires. 1837 est l'année où cette expérience eut sa première expression publique dans le cadre du *Salon Littéraire* de Marcos Sastre. Et, bien que l'on doive à ce dernier l'idée de créer, de manière formelle, ce salon et l'espace public qui s'ensuivit, la gestation de celui-ci (et son esprit) a comme premier porte-drapeau le poète Esteban Echeverría, qui était rentré de France en 1830, pays qui lui permit de connaître, par exemple, Mme de Staël et d'apprendre que la littérature occupe un espace éminent dans le bien-être et le progrès des nations⁸.

Juan María Gutiérrez et lui commencèrent à partir de 1834, des promenades littéraires durant lesquelles ils abordaient différents sujets touchant à la littérature européenne, argentine, la peinture des mœurs (littérature « costumbrista »), etc. Par la suite Juan Bautista Alberdi se joignit à eux et ils formèrent une importante confrérie, car s'ajoutaient aux sujets littéraires, des sujets philosophiques, politiques, juridiques, sur l'éducation, mais englobés dans un même souci de fonder la nation « pour le désert argentin »⁹. Ces jeunes hommes poursuivirent le dialogue dans la Librairie Argentine de Sastre¹⁰, le transformant en une véritable École et en faisant

⁸ Dans ces courants romantiques, on soulignait que : « Le progrès de la littérature, c'est à dire, la perfection de l'art de penser et d'exprimer l'être lui-même, est essentiel à l'établissement et à la protection de la liberté ». (Madame de Staël, dans Sarlo, Altamirano, 1997: 28).

⁹ La figure du désert jouait un rôle primordial dans toutes les productions de ces penseurs car elle exprimait, parmi d'autres terribles problèmes, le vide ou le manque d'esprit civique.

¹⁰ Le Salon Littéraire est probablement inauguré le 23 juin 1837. Ce jour-là -en plus des quatre protagonistes (Sastre, Echeverría, Gutiérrez et Alberdi)- on trouvait dans l'assistance: Quiroga de la Rosa, Thompson, Frías, Demetrio et Jacinto Peña, Vicente López, Posadas, Tejedor, Albarracín, entre autres personnalités. Plus tard d'autres habitués se joignirent à eux comme: Miguel Cané, Domingo Faustino Sarmiento et Bartolomé Mitre. (Weinberg, 1958).

le socle de ce qu'ensuite Alberdi sut écrire dans son œuvre *Bases*...¹¹ L'apophtegme des philosophes idéologues de ce groupe fut « penser pour l'action », c'est ce qui se dégage des discours prononcés dans le *Salon* aussi bien par Alberdi que par Echeverría. Mais « l'action » voulait dire « la part que prend le citoyen dans les activités publiques d'un pays », ainsi que le précise Juan María Gutiérrez ([1874] 1951: 104). C'est ainsi que l'héritage de cette Génération est:

« La notion que l'action politique, pour se justifier, doit être un effort pour imposer, à une Argentine qui en 40 ans de révolution n'a pas pu trouver sa forme propre, une structure qui doit être, plutôt que le résultat de l'expérience historique traversée par la nation toute entière (...), l'implantation d'un modèle préalablement défini par ceux qui prennent en charge la tâche de la conduite politique de la nation ». (Halperín Donghi, 2004: 18-19).

A partir de là, il est possible de comprendre la mission du jeune salon littéraire de 1837. Les hommes de cette Génération se sentaient « appelés », ils se sentaient les artisans capables de tracer le profil adéquat de la nation.

« Ils se proclament destinés à prendre la relève de la classe politique qui a guidé le pays depuis la révolution de l'Indépendance jusqu'à la catastrophique tentative d'organisation unitaire de 1824 - 1827 ». (Halperín Donghi, *Ibidem*: 12).

Dans le même temps, ils forgèrent une identité sociale (*status* de citoyenneté) comme une façon particulière d'exister dans le monde. S'il en est ainsi, on ne doit pas chercher la signification de la citoyenneté « dans les codes mais dans les actes et les discours » (Villavicencio, 2003: 18).

On considère que ces penseurs et leurs disciples -comme dans le cas de José Hernández¹²- se sont efforcés dans leurs débats d'identifier les « ennemis » possibles de la Nation Argentine. Il existe un large consensus¹³ sur le sujet essentiel de cette génération: le débat autour de la nation argentine.

Dans *La mujer romántica. Lectoras, autoras y escritoras en Argentina: 1830-1870* (La femme romantique. Lectrices, auteures et écrivains en Argentine : 1830-1870), Graciela Batticuore (2005) s'efforce de s'interroger sur l'imaginaire de l'époque autour de la figure de la lectrice romantique, et comment la présence de l'auteure émerge et trouve sa place sur la scène culturelle. Une de ses thèses est que, de la part des écrivains de la Génération de 37, il y eut une tentative d'encourager dans la presse ou la littérature, l'expansion du public féminin et cela est dû, explique l'auteure, à ce qu'ils fondaient sur la « femme républicaine » les piliers du progrès et de la civilisation nationale. Pour Batticuore, le quid de l'époque est la liberté

¹¹ Le titre complet de cette œuvre est: *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina* (*Bases et points de départ pour l'organisation politique de la République Argentine*).

¹² Rappelons que l'auteur du *Martin Fierro* avait à peine 3 ans à l'époque de la formation du Salon Littéraire (1837), lieu de naissance de cette génération.

¹³ Nous nous référons à Halperín Donghi 2004; Masiello 1997; Palti 2005; Weinberg 2006, entre autres.

spirituelle et idéologique comme condition sine qua non pour l'écriture romantique. Le thème est récurrent aussi bien chez Echeverría que chez Alberdi. Cependant, ce que ce dernier promeut pour le « peuple-masse », selon Batticuore, est une sorte de paradoxe face au postulat de la liberté :

« Pour commencer à parcourir le chemin de la démocratie, l'écrivain [Alberdi] n'exhorte pas les lecteurs à l'exercice de la liberté des choix et des préférences individuels (dont il se réjouit pour lui-même) mais il leur demande une obéissance et une soumission indiscutables aux pratiques et règles nouvelles nécessaires à la vie indépendante » (Batticuore, 2005: 33)

C'est pourquoi l'allusion à la figure féminine est une espèce de métaphore qui « dessine » le paradoxe mentionné antérieurement. On ne peut exiger la même chose du « peuple » que d'une partie de celui-ci, les femmes. Le peuple doit imiter, accepter, respecter (tous ces actes sont pour Alberdi, synonymes de bonne éducation) ce que les républicains lui transmettent parce que la masse ne pourra jamais se transformer en protectrice de l'esprit républicain dont a besoin la nation, c'est à dire, que le peuple *doit modifier* ses attitudes et cela ne se réalisera que par l'endoctrinement:

« (...) nos peuples naissants étaient en train de se créer, de se former plutôt que de s'instruire, et si l'instruction est le moyen de cultiver les peuples déjà développés, l'éducation par les choses est le moyen d'instruire qui convient le mieux à des peuples qui commencent juste à se créer (...) Le type même de notre homme idéal sud-américain doit être l'homme formé pour vaincre le grand, le terrible ennemi de notre progrès: le désert, le retard matériel, la nature brutale et primitive de notre continent ». (Alberdi, [1852] (s/f): 76 et 78).

Cependant, Batticuore affirme qu'Alberdi dans *Bases...* croit vraiment que :

« les femmes doivent recevoir une certaine instruction. [Alberdi] essaye de les former et de les endoctriner dans ses convictions dans les pages des hebdomadaires, tentant de les faire passer de 'peuple' à 'public', pour qu'elles deviennent complices, interlocutrices (...), ferventes partisans des idéaux républicains ». (Batticuore, 2005: 34-35)

Et pourtant: de quelle façon Alberdi veut-il instruire la femme? Quand, dans le chapitre XIII de *Bases ...* Alberdi la mentionne, il donne plutôt l'impression que la femme doit rester là où elle est et assumer même les fonctions qui lui sont allouées à l'époque (en opposition à la référence *au peuple* citée plus haut):

« Quant à la femme, artisan modeste et puissant, qui depuis son petit logis décide des mœurs privées et publiques, organise

la famille, prépare le citoyen, jette les bases de l'État, *son instruction ne doit pas être brillante*. (...) Nous avons besoin de dames et non d'artistes. La femme doit briller de l'éclat de l'honneur, de la dignité, et de la modestie de sa vie. Sa destinée est sérieuse; elle n'est pas venue au monde pour orner un salon mais pour embellir la féconde solitude du foyer. *Faire en sorte qu'elle se sente attachée à son foyer, c'est la sauver*, et pour que sa maison la retienne, on doit en faire un paradis. » (Alberdi [1852] (s/f): 79-80; italiques rajoutées)

La conception de « la femme » d'Alberdi est peut-être la moins romantique de sa génération. Si l'on prend à présent un paragraphe paru dans la revue *La Moda*¹⁴, cette impression pourrait même se renforcer:

« (...) je ne suis pas d'accord avec Saint-Simon sur le fait que la femme ait besoin de s'émanciper (...) Elle ne l'est que trop, et je souhaiterais qu'elle le fût moins. Non seulement elle échappe à nos mains, mais elle réussit souvent à ce qu'on la perde de vue. Saint-Simon dit que la femme n'a pas la parole dans la société actuelle...mais il dit une absurdité s'il entend par là que la femme ne parle pas, c'est à dire, qu'elle n'ouvre pas la bouche; parce que nous voyons tous que la femme ne fait pas autre chose que de parler, nuit et jour ». (Alberdi, N° 18, 17 mars 1838: 1-2).

Ici, la femme est une « intruse » qui gêne l'action des hommes, l'action politique. Alors : où donc apparaît cette fonction politique de la figure de la femme sur la scène *fondatrice* de l'élite cultivée? La tâche de « construire une nation » sur la base de la liberté et de la souveraineté est visible, en partie, chez les personnages féminins des narrations et romans de l'époque sous la forme d'un conflit non résolu. Dans ces figures centrales comme « María » dans *La Cautiva* de Echeverría, « les tripières », « négresses », « mulâtresses », etc., dans *El Matadero* (et qui continueront à apparaître même dans le *Martín Fierro* de José Hernández) se démarquent, d'une part, les traits distinctifs de la femme unitaire, homologue romantique de la libération, la patrie, la culture; et d'autre part, la femme (partisane de Rosas) fédéraliste grossière, mère inculte des troupes de farouches gauchos de l'intérieur des terres. Dans tous les cas, les intellectuels de la Génération de 37 célèbrent avec fierté la conjonction de deux puissants idéaux qui se rencontrent sur la scène de l'écriture: la passion littéraire et la raison politique. Ces deux vertus font très souvent partie des caractéristiques propres à la *femme écrite*. Cette construction du féminin national qui camoufle les différentes idéologies autour du concept de *nation*, reflète aussi la lutte entre l'élite et le peuple. Un des recours à la

¹⁴ Le titre complet est *La Moda, gacetín semanal de música, de poesía, de literatura, de costumbres*. Ce magazine voit le jour à la suite de la fermeture du Salon Littéraire dûe à la censure et aux persécutions du gouvernement de Rosas. Le besoin de se déclarer parfois contre le régime, mais aussi, celui d'exprimer des convictions politiques pour la formation de la nation argentine, fut à la base de la naissance de celui-ci, parmi d'autres moyens de communication diffusant des idées contraires à l'idéologie de Rosas. Alberdi y écrivait sous le pseudonyme de « Figarillo ». Je remercie Gabriela Rodríguez pour l'apport des premières publications de ces hebdomadaires.

figure féminine, propre au milieu de l'élite cultivée, se retrouve dans un autre article publié dans la revue *La Moda...*:

« Au Beau sexe : à l'heure où toute l'humanité progresse, où la précoce et ardente jeunesse argentine accueille, à la vitesse de l'électricité, les idées, le progrès du siècle, *se peut-il que la femme reste immobile?* La douce compagne de l'homme, cette âme à laquelle il unira la sienne dans les liens éternels du bonheur, *se peut-il qu'elle lui demeure distante, qu'elle lui soit toujours si inférieure?* Non : la femme est destinée à atteindre en ce siècle de nivellement sa réelle condition sociale.(...) Que le beau sexe argentin se dépêche donc de se libérer des chaînes de la frivolité, des préoccupations d'une éducation vieillotte et perverse, qu'il abandonne l'oisiveté mentale (...) *C'est seulement à ce prix qu'il arrivera à la hauteur de l'homme*, seulement ainsi qu'il pourra s'unir indissolublement à lui (...) » (Peña, N° 9, 13 janvier 1838; italiques rajoutées).

D'après la thèse de Masiello, les membres de la Génération de 37 se sentaient attirés par l'image du féminin dans la mesure où elle marquait une résistance à Rosas.

« L'image des femmes opprimées acquit très tôt une forme symbolique qui montrait l'exclusion des hommes libéraux d'un corps politique plus vaste (...) Les libéraux cultivaient la notion du féminin comme une contestation voilée de la tyrannie » (Masiello, 1997 : 35).

C'est pourquoi la figure de la femme a joué un rôle fondamental puisqu'à travers elle ou en utilisant son image, on pouvait faire un plaidoyer pour la liberté (« se libérer des chaînes de la frivolité »), l'égalité (« arriver à la hauteur de l'homme »), l'éducation (parce qu'il s'agit du « siècle de nivellement »), et en même temps, on pouvait critiquer le manque de liberté politique et dénoncer la violence mais, cependant, cela ne constituait pas une défense de la femme *per se*. Au contraire, le paragraphe cité plus haut charrie un fond d'illuminisme selon lequel la femme n'est qu'un prétexte pour revendiquer la liberté désirée. Dans le discours de cette génération le féminin fait son entrée en scène grâce à l'imagination, à travers les allégories, les métaphores, les images qui servent de façade pour cacher le but véritable des écrits. La représentation de la femme n'est qu'un recours tactique fonctionnel pour les objectifs politiques de l'époque. Cependant, la participation des femmes à la vie nationale n'avait pas de norme légale qui puisse leur réserver des espaces, elles ne pouvaient compter que sur la reconnaissance publique à l'intérieur de la scène de l'écriture. En outre, les débats sur la citoyenneté des femmes ne se déroulèrent et ne se construisirent pas, à leurs débuts, de manière universelle - comme dans le cas des hommes- mais de manière concrète, à partir de déterminations prétendument réelles ou mythiques -comme certains auteurs préfèrent les nommer- autour de leurs « capacités » et devoirs en ce qui concerne les mœurs et la morale nationales.

Si l'on compare la pensée d'Alberdi à celle de Jacinto Peña¹⁵, on voit se détacher ce que l'on considère ici comme le noyau dur de la vision que l'on avait de la *femme* à l'époque: c'est un affrontement ou une dispute où, plutôt que de s'entendre sur l'espace politique réel que l'on doit (ou non) concéder à la femme, celle-ci est, pour les deux auteurs, une figure qui permet d'aborder des problèmes d'une autre nature. C'est à dire que, tandis que pour Peña la figure de la femme semblerait être une *excuse*, un prétexte pour se référer, par exemple, au besoin de liberté de la nation, chez Alberdi, la « femme » présente dans l'imaginaire de l'époque loin d'être sujet de libération, est une *intruse*, objet de critique. On se devait donc de lui indiquer sa place et le rôle qu'elle devait jouer à l'exclusion de tout autre. Comme nous l'avons dit au début de ce travail, le langage que l'on utilise pour l'exclure n'est pas toujours explicite. En outre, il se mélange à une espèce de « manœuvre compensatoire que l'on propose à la condition féminine si dévaluée », comme on l'a vu dans l'étude de Dora Barrancos. Elle est mentionnée, dans certains textes, pour montrer qu'on ne l'oublie pas, même si elle constitue toujours une gêne lorsqu'elle revendique « les droits des hommes ». Alberdi croit donc que la femme appartient à un petit logis -qui doit être contrôlé par les hommes cultivés- auquel on doit la limiter pour qu'elle n'échappe « ni aux mains ni à la vue ». La conception de la femme d'Alberdi se présente de façon rigide: il se réfère à elle comme confinée aux tâches ménagères et ne devant pas se manifester autrement sous peine de perdre sa « pureté » originelle. D'autre part, la femme dans le salon -c'est à dire dans l'espace public- ne peut être qu'un ornement, et y perdre, en plus, le sens de sa fonction « naturelle ». La femme doit se limiter à la réclusion dans la solitude du foyer. Pour ce juriste, « on la sauve » en construisant pour elle quelque chose d'artificiel, « un paradis ».

Pour nous résumer, apparaît ici le binôme *excuse - intruse*. La figure de la femme comme *excuse* est un outil précieux pour combattre Rosas, tandis que la femme « tout court » -en chair et en os- n'est qu'une *intruse* qui gêne les hommes dans leur action.

■ La confusion des attributs ?

Mais cette génération a souvent légué une sorte d'ambiguïté et de confusion dans sa définition de « femme », y laissant des énigmes qu'il nous reste à résoudre. Autrement dit, si on la tenait en haute estime, c'était parce qu'elle adoptait des attributs 'propres à l'homme': « (...) Oh María! Ton héroïsme, *ta force virile*, ta jeunesse et ta beauté, auraient mérité une fin plus douce ». (Echeverría, 1951a: 623; italiques rajoutées). Ou encore, comme l'avait écrit Mitre (il se réfère à l'épouse du Général Padilla, Juana Azurduy):

« (...) sa femme désespérément, *et avec un courage plus grand que celui de son sexe*, s'est présentée à la tête de ses troupes d'insurgés en de nombreuses occasions ». (Mitre, 1887: 388; italiques rajoutées.)

¹⁵ Parmi les collaborateurs du Magazine *La Moda* ...on trouvait, en plus de Peña, Gutiérrez, Corvalán (qui en était l'éditeur), Tejedor, López, entre autres.

Dans les documents du XIX^e siècle, signale Masiello, la présence féminine faisait l'objet de multiples lectures. Dans le cas précédent, et au-delà de la corroboration historique, on montre la femme se dévouant inconditionnellement à la nation, « ce genre de récits (...) servit l'intention officielle de permettre aux femmes de jouer un rôle limité dans le projet de la construction de la nation ». (Masiello, 1997 : 31). Comme on l'a dit, il s'agit là d'une figure paradoxale parce que si, d'un côté elle était exaltée, de l'autre, la figure du sexe féminin permettait aussi de faire appel aux caractéristiques qui, prétendument, lui sont propres afin de les utiliser chaque fois que l'on voulait insulter un homme.

« (...) car le chiripá, contrairement à l'habit, irait très mal (il se réfère à Alberdi) à cet homme chétif, ne sachant pas monter à cheval, ayant des manières de curé, étant un vrai saltimbanque avec ses tours de passe-passe, et qui, en plus, a une voix de femme ». (Sarmiento, [1853] 2005: 198; italiques rajoutées)

Donc, cette figure féminine non seulement se glisse dans le texte dans le but de proclamer certaines valeurs universelles (Peña), ou d'être un prétexte comme dans les citations que nous avons faites d'Alberdi et Echeverría. Elle est en outre utilisée comme un outil pour la critique de cette dystopie (idéologie de Rosas), ou pour rabaisser un interlocuteur (comme le fait Sarmiento). En fait, certains des penseurs de cette génération, ont posé le problème qui affecte l'Argentine en formules binaires: campagne contre ville, fédéralistes contre unitaires, civilisation contre barbarie. On ne peut pourtant pas opposer homme/femme. Comme on l'a vu les caractéristiques de chacun des deux sexes se confondent et se mêlent. Dans *La Cautiva*, María ne s'identifie pas seulement par son rôle de mère et d'institutrice (fonctions habituelles qu'à l'époque les femmes devaient remplir), mais aussi par différentes attitudes, prétendument masculines, comme celle, extrême, de porter le corps évanoui de son amant et traverser le ruisseau en le chargeant sur son dos (Echeverría, 1951a). Tandis que Brián est dépeint comme la frêle victime de la barbarie, l'auteur représente avec María toutes les attitudes et valeurs que l'on devait avoir pour survivre dans le désert. Cette héroïne lutte pour son fils et pour son homme contre la barbarie et la brutalité de l'indien frontalier et semble s'éloigner de la femme « réelle » de l'époque: elle sauve son aimé des indiens, l'arrache aux griffes d'un tigre, à des chaumes en feu, etc. Elle est héroïque, non pas parce qu'elle est une femme qui a décidé de dépasser sa condition de « sexe faible », (la question ne se pose même pas dans l'œuvre), mais parce qu'elle sauve un homme de la barbarie. Mais Echeverría inclut ici un paradoxe:

« à une époque où l'opposition à Rosas ne peut qu'être synonyme de défaite certaine pour les hommes, les femmes portent la charge de la responsabilité et survivent à travers des attitudes masculines, mais succombent aux menaces extérieures quand elles endossent le rôle traditionnel de la mère » (Masiello, 1997 : 41).

C'est une figure qui pousse à réfléchir aux caractéristiques propres à ceux qui voudront sauver la nation d'une dérive possible et la conduire vers le progrès. C'est pourquoi María représente l'espoir dans le pire des labyrinthes qu'est

l'espace ouvert à la barbarie dans le néant du désert. Elle incarne l'idéal romantique de l'héroïne qui réussit à se sauver, à lutter, et à mourir pour son aimé (sa nation). Ce personnage ne correspond pas à la réalité visible de l'époque mais plutôt à un schéma idéal du romantisme. Il est donc intéressant de se demander de qui elle est vraiment captive. Sans aucun doute, pas seulement des indiens.

■ CONCLUSIONS

« Nous avons réclamé à grands cris l'émancipation: nous l'avons obtenue pour nous, mais elles [les femmes] restent sous tutelle. Il faut préparer leur liberté (...). La femme est un élément du peuple, et ses mœurs ne sont pas insignifiantes dans la constitution de celui-ci. Mais avant d'être citoyen, elle peut être femme. La femme est une enfant (...) elle n'a pas de personnalité sociale. Elle est une facette de la mère ou du mari: elle est la mère ou le mari vu sous un autre angle. Elle est quelque chose quand elle n'est plus rien. Elle peut disposer d'elle-même quand plus personne ne veut disposer d'elle ».

Juan Bautista Alberdi

« Sociabilité » dans *El Iniciador* 1 octobre 1838.

De nombreux arguments pour déplacer la femme s'alimentent d'une « supposée essence », mais il s'agissait, en fait, d'un conflit de pouvoir (Alberdi dans l'épigraphe que l'on vient de citer, s'attribue le devoir de préparer la liberté des femmes) et d'une préoccupation politique: comment se porter garant de personnes capables de prendre leurs responsabilités dans les problèmes de la nation et de bénéficier de ses bienfaits? Cette entreprise d'exclure les femmes des bienfaits du nouveau système politique -système pensé par la génération de 37- ne sera pas mené à bien de façon directe, ni avec un langage clairement politique. Au contraire il s'agira toujours d'un discours déplacé de son noyau central. Quand Alberdi dit dans le paragraphe cité « avant d'être un *citoyen*, elle peut être femme », il ne lui confère pas à elle la possibilité de ce statut, mais il s'agit d'un prétexte pour se référer au peuple qui ne peut pas encore obtenir la citoyenneté sans assumer les tâches qu'exige la nation émergente (l'instauration d'un ordre institutionnel républicain basé sur la prédictibilité et la liberté). D'où le titre de l'un des livres de Tulio Halperín Donghi: *Una nación para el desierto argentino (Une nation pour le désert argentin)*. Ce désert devait être peuplé de citoyens mâles à l'éducation rationnelle basée sur l'héritage des Lumières et des idéaux civiques. C'est alors que l'ambiguïté apparaît autour de la figure de la femme. Si la femme fait partie intégrante du peuple, elle doit être éduquée. Mais, justement, c'est au moment où l'on exposait les raisons pour lesquelles il était bon d'éduquer et d'instruire les femmes que l'on justifiait, en même temps, le fait que l'on ne leur concédait pas le droit de se prononcer dans le domaine de l'opinion publique, ou d'intégrer l'entité politique de la nation. Un exemple de cela apparaît dans la pensée d'Esteban Echeverría

lui-même, auteur abordé dans la première partie et qui, en même temps, fut membre du groupe d'intellectuels dont on a parlé dans la deuxième partie:

« (...) mais nous avons cru que l'éducation de la sensibilité de l'enfant est du ressort des mères, dans l'esprit de qui prédomine, comme moteur principal, cette précieuse faculté; même si *l'éducation rationnelle, plus difficile, est plus virile*, plus à même de fortifier dans la conscience de l'enfant les notions de devoir, de l'habituer à la réflexion, de commenter les croyances, et enfin, de former des citoyens utiles dans une démocratie ». (Echeverría, [1846] 1951b: 342; italiques rajoutées.).

Echeverría cependant ne clôt pas le débat sur la femme en Argentine mais s'interroge à son sujet et sur sa fonction dans la nation:

« Tocqueville attribue la prospérité de l'Union Américaine et la force de ses institutions à la supériorité de ses femmes. Pourquoi les nôtres, aussi intelligentes que belles, ne pourraient-elles pas *les égaler*, et influencer puissamment la réforme des mœurs nationales et le bien-être de la patrie? ». (Echeverría, [1846] 1951b: 349; italiques rajoutées).

Ce qui est vrai c'est que la femme, étant « l'autre », devient fondamentale pour défendre un discours contre l'altérité. D'après Masiello (1997), les femmes, dans l'imagination politique des hommes de 37, représentaient les vertus de la nationalité et contestaient les injustices sociales. Chez Echeverría cela se voit clairement dans son choix de l'une des épitaphes à *La Cautiva*:

« Sous tous les climats le cœur de la femme est une terre fertile en effets généreux; en toute circonstance de la vie, elles savent, comme la Samaritaine, prodiguer l'huile et le vin. Byron. » (Echeverría, 1951a: 600; italiques rajoutées)¹⁶.

Le but de ce travail a été de répondre aux questions qui en sont à l'origine : quel rôle occupe la figure de la femme dans cette littérature? A quel moment et dans quelles circonstances, la femme est-elle une pièce fondamentale de cette « guerre pour la liberté »? Et enfin, que veulent donc nous dire ces auteurs quand ils en appellent à cette figure? La femme: quel genre « d'autre » est-elle? Est-ce l'autre biologique, l'autre culturel, l'ennemi, le barbare? Ici, *la femme* fait partie des représentations de la nation: le discours national révèle sa dépendance à l'égard de l'altérité puisqu'il a besoin du fragment (dans ce cas, *femme*) pour organiser une

¹⁶ On pense que c'est là la traduction qu'Echeverría choisit pour la citation de Byron: «Female hearts are such a genial soil. For kinder feelings, whatsoever their nation, they naturally pour the 'wine and oil' Samaritans in every situation». On note pourtant qu'il ne s'agit pas d'une traduction vraiment littérale. En fait, le mot *nation* semble avoir été supplanté par « en toute circonstance de la vie », ce qui fait davantage penser à l'idée de *nation culturelle* qu'à une *politique*, même moderne. Il existe différentes études sur ce problème. C'est pourquoi on ne pourra le traiter dans le cadre de cet article.

image structurée de l'ensemble. Ni complètement à l'intérieur, ni complètement en dehors, on pourrait la situer à la périphérie, comme une citoyenne sans droits politiques.

■ BIBLIOGRAPHIE

- Alberdi, J.B., « Un papel popular », en Revista *La Moda, gacetín semanal de música, de poesía, de literatura, de costumbres*, N° 18, (17 de marzo de 1838), Edición facsimil, Biblioteca Nacional de la Argentina, 1838(a), pp. 1-3.
- Alberdi, J.B., « Sociabilidad », en *El Iniciador*, N° 12, T. 1, (1 de octubre de 1838), s/pp.
- Alberdi, J.B., *Bases y puntos de partida para la organización política de la República Argentina*, Buenos Aires, Plus Ultra, 1852, pp. 332
- Alberdi, J.B., *Obras Selectas. Tomo VIII. Escritos jurídicos. Vol. I.*, Buenos Aires: La Facultad, 1920.
- Bajtín, M., *Estética de la creación verbal*, Buenos Aires: Siglo veintiuno Editores Argentina, 2005, pp.396
- Barrancos, D., *Inclusión / Exclusión, Historia con mujeres*, Buenos Aires: Fondo de Cultura Económica, 2002, pp. 159
- Batticuore, G., *La mujer romántica. Lectoras, autoras y escritores en la Argentina: 1830 –1870*, Buenos Aires: Edhasa, 2005, pp. 366
- Echeverría, E., « La Cautiva ». En *Obras Completas de Esteban Echeverría*, Buenos Aires: Ediciones Antonio Zamora, 1951(a), pp. 600 - 624
- Echeverría, E., « Manual de Enseñanza Moral. Para las escuelas primarias del Estado Oriental », en *Obras Completas de Esteban Echeverría*, Buenos Aires: Ediciones Antonio Zamora, [1846], 1951(b), pp. 341 - 349
- Echeverría, E., « El Matadero », en *La Cautiva, El Matadero y otros escritos*, Buenos Aires: Centro Editor de América Latina, 1967, pp. 63 - 80
- Fraisse, G., « La diferencia de los sexos, una diferencia histórica », in Fraisse, G., G. Sissa, F. Balibar, J. Rousseau-Dujardin, A. Badiou, M. David-Ménard y M. Tort, *El ejercicio del saber y la diferencia de los sexos*, Buenos Aires: Ediciones de la Flor, 1993, pp. 31 - 52
- Fraisse, G., *Les deux gouvernements: la famille et la cité*, Éditions Gallimard, Francia. (trad. esp., 2003: *Los dos gobiernos: la familia y la ciudad*, Ediciones Cátedra, Madrid), 2000, pp.165
- Fraisse, G., *La controverse des sexes*, Paris : Quadrige/PUF, 2001, pp. 326
- Gutiérrez, J. M., « Noticias biográficas sobre Esteban Echeverría », en *Obras Completas de Esteban Echeverría*, Buenos Aires: Ediciones Antonio Zamora, [1874] 1951, pp. 103 - 149
- Halperín Donghi, T., *Una nación para el desierto argentino*, Buenos Aires: Editores de América Latina, 2004, pp. 156
- Sarlo, B., Altamirano, C., *Ensayos argentinos. De Sarmiento a la vanguardia*, Buenos Aires: Ariel, 1997, pp. 287
- Masiello, F., *Entre civilización y barbarie. Mujeres, nación y cultura Literaria en la Argentina Moderna*, Rosario: Ed. B. Viterbo, 1997, pp. 313
- Myers, J., *Orden y Virtud, el Discurso Republicano en el Régimen Rosista*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmas, 1995, pp. 310
- Mitre, B., « La guerra de los gauchos - 1817 », en *Historia de Belgrano y de la independencia argentina*, Buenos Aires: F. Lajouane, 1887, s/pp.

- Mizraje, M. G., « Mujeres escritas y mujeres que escriben », en *Argentinas de Rosas a Perón*, Buenos Aires: Biblos, 1999, pp. 17 - 46
- Palti, E., « Rosas como enigma. La génesis de la fórmula 'civilización y barbarie' », en Batticuore, G., E. Gallo y J. Myers (comp.), *Resonancias Románticas. Ensayos sobre la historia de la cultura argentina (1820 - 1890)*, Buenos Aires: Eudeba, 2005, pp. 71-84
- Peña, J., « Al bello sexo », en Revista *La Moda, gacetín semanal de música, de poesía, de literatura, de costumbres*, N° 9, (13 de enero de 1838), edición facsímil, Biblioteca Nacional de la Argentina, 1837, pp. 1-2.
- Rodríguez, G., « Capítulo 4. El Universo cultural de la Generación del '37 », en *Intelectuales, poder y política democrática. Genealogía de la figura del pensador social y político en Argentina. Dos momentos un mismo dilema: La Generación de 1837 y los intelectuales actuales (sociólogos, politólogos y filósofos políticos) frente al desafío de la nación cívica republicana y democrática*, tesis de Doctorado en Ciencias Sociales, UBA y de doctorado en Filosofía en París 8, 2007, pp. 353-491.
- Sarmiento, D. F., « Las ciento y una », en Alberdi, J. B., D. F. Sarmiento, *La gran polémica nacional. Cartas Quillotanas - Las Ciento y una*, Buenos Aires: Leviatán, [1853] 2005, pp. 11 - 33
- Villavicencio, S., « Ciudadanos para una nación », en Villavicencio, S. (edit.), *Los contornos de la ciudadanía. Nacionales y extranjeros en la Argentina del centenario*, Eudeba, Buenos Aires, 2003, pp. 13 - 30
- Viñas, D., *Literatura argentina y realidad política*, Buenos Aires: Centro Editor de América Latina, 1994, pp. 271
- Weinberg, F., *El Salón Literario de 1837*, Buenos Aires: Hachete, 1958, pp. 203
- Weinberg, F., *Esteban Echeverría. Ideólogo de la segunda revolución*, Buenos Aires: Taurus, 2006, pp. 367

■ RÉSUMÉS

Anglais

WRITING THE WOMAN, REPRESENTING THE NATION. THE ARGENTINE GENERATION OF 1837

Abstract: For the thinking of some 19th century Argentine writers who were part of what was later called 'the Generation of 1837' (among others: Esteban Echeverría, Juan B. Alberdi and Domingo F. Sarmiento), the representation of the woman figure played a special role. In this article we claim that the will to mention her in those texts, far from advocating the emancipation of women, was a way to politicize the problems of the epoch, i.e. (the lack of) liberty, violence, the necessary education for the making up of citizenship. Thus, there was a paradoxical representation. This figure was *an excuse* for the writers of the generation to account for the then existing problems. It was also a pretext in the search of a 'we' (*the citizens*), marking at the same time the borderline against *the others*. And finally, she was an intruder who disturbed the men's political action. Within this text we will try to see the fragment *woman* as one of the numerous elements that took part in the construction of the idea of 'citizenship' and 'nation' in Argentina.

Espagnol

ESCRIBIR MUJER, REPRESENTAR NACIÓN. LA GENERACIÓN ARGENTINA DE 1837

Resumen: En el pensamiento de algunos escritores argentinos del Siglo XIX, pertenecientes a la denominada *Generación del '37* (en particular Esteban Echeverría, Juan B. Alberdi y Domingo F. Sarmiento), la representación de la figura de la mujer jugó un rol particular. En este trabajo se sostiene que el objetivo de mencionarla en los textos, lejos de pregonar por la emancipación del género femenino, era un modo de politizar problemas propios de su tiempo tales como la (falta de) libertad, la violencia, la educación necesaria para constituir ciudadanía. En ese sentido es que surge una representación paradójica. Dicha figura era una *excusa* para dar cuenta de los problemas que aquejaban como también un pretexto en la búsqueda por conformar un *nosotros*, a la vez que marcaba la frontera con los *otros*; pero también, es una *intrusa* que estorba en la acción política de los hombres. Aquí se intentará comprender el fragmento *mujer* como una de las tantas aristas que formaron parte de la construcción de la idea de 'ciudadanía' y 'nación' en Argentina.

Roumain

SCRIIND FEMEIA, REPREZENTÂND NAȚIUNEA. GENERAȚIA 1837 DIN ARGENTINA

Rezumat: Pentru gândirea unor autori argentinieni din secolul al XIX-lea, care au făcut parte din ceea ce s-a numit „Generația 1837” (printre alții Esteban Echeverría, Juan B. Alberdi și Domingo F. Sarmiento), reprezentarea imaginii femeii a jucat un rol aparte. În acest articol susținem că voința de a o menționa în respectivele texte, departe de a pleda pentru emanciparea genului feminin, era o manieră de a politiza problemele epocii, precum (lipsa de) *libertate(a)*, violența, educația necesară constituirii cetățeniei. Astfel, reprezentarea este paradoxală. Această imagine era o *scuză*, pentru scriitorii din această generație, pentru a da seama de problemele din acea vreme. Era de asemenea și un pretext pentru căutarea unui „noi” (*cetățenii*) marcând, în același timp, granița cu *alții*. Și, în cele din urmă, ea era o *intrusă* care deranja acțiunea politică a bărbaților. În cadrul acestui text vom încerca să vedem fragmentul *femeie* ca pe unul din acele elemente numeroase ce au contribuit la construcția ideii de „cetățenie” și „națiune” în Argentina.

Russe

ПИСАТЬ ЖЕНЩИНУ, ПРЕДСТАВЛЯТЬ НАЦИЮ. АРГЕНТИНСКОЕ ПОКОЛЕНИЕ 1837

Резюме на французском языке:

В мышлениях некоторых аргентинских авторов 19-ого века, принадлежавших тем, кого называли « Поколением 1837 » (среди них Эстебан Эшеверрия, Хуан Б. Альберди и Доминго Ф. Сармиенто), представление образа женщины сыграло особенную роль. В данной работе мы поддержим, что желание его упоминания в текстах, далеко от того, чтобы восхвалять эмансипацию женского рода, было способом политизировать проблемы эпохи как (отсутствие) свобода, насилие, воспитание, необходимое для учреждения гражданства.

В этом смысле появляется парадоксальное представление. Этот образ был *оправданием* заключения писателей этого поколения, проблем, которые существовали в то время. Он был также поводом в поиске "нас" (граждан), в то же время он отметил границу с *другими*; и наконец, он был *чужим*, затруднявшим политическую деятельность людей. Попытаемся здесь понять образ *женщины* как одного из многочисленных элементов, принимающий участие в строительстве идей «гражданство» и «нация» в Аргентине.

Serbe

Pisanje žene, predstavljanje nacije. Generacija 1837. Argentina

U misli odredjenih argentinskih autora 19. veka koji su činili deo onoga što smo označili kao «Generacija 1837», (među ostalima Esteban Echeverria, Juan B. Alberdi i Domingo F. Sarmiento) predstava figure žene je igrala posebnu ulogu. U ovom radu ćemo braniti tezu da to što se ona pominje u ovim tekstovima, nije zastupanje emancipacije ženskog roda, nego način da se politizuju problemi tog vremena kao što je (nedostatak) *slobode*, nasilje, obrazovanje nužno za konstituisanje građanstva. U ovom smislu se pojavila paradoksalna predstava. Ova figura je bila *izgovor* za pisce ove generacije za probleme koji su tada postojali. Ona je bila i izgovor u istraživanju «*nas*» (*građana*) istovremeno obeležavajući granicu s *drugima* ; i konačno, ona je bila *uljez* koji je smetao političkom delovanju muškaraca. Pokušaćemo ovde da razumemo fragment *žena* kao jedan od brojnih elemenata koji učestvuju u konstrukciji ideje "građanstva" i "nacije" u Argentini.

Vietnamien

VIẾT VỀ PHỤ NỮ , ĐẠI DIỆN CHO QUỐC GIA, THẾ HỆ AC-HEN-TI-NA 1837 ,

Tóm tắt :Theo quan niệm của một số tác giả Argentine thời thế kỷ 19, nhóm tác giả này được mệnh danh là « Thế hệ 1837 » (trong đó có tác giả Esteban Echeverria, Juan B. Alberdi et Domingo F. Sarmiento), hình tượng người phụ nữ được biểu đạt trong một vai trò đặc biệt. Chúng tôi ủng hộ việc đề cập đến hình tượng này của người phụ nữ không phải nhằm đề cao công cuộc giải phóng phụ nữ mà là cung cách chính trị hoá các vấn đề của thời bấy giờ như thiếu tự do, bạo lực, giáo dục công dân. Theo nghĩa này thì sẽ xuất hiện một sự thể hiện đối nghịch. Biểu tượng này là sự *cáo lố* đối với các nhà văn của thế hệ này nhằm để mọi người biết được những vấn đề đã từng tồn tại thời bấy giờ. Đó cũng là lý do để biện chứng cho việc đi tìm cái « chúng ta » (các công dân), đồng thời nhằm vạch ra ranh giới với các *người khác* ; và cuối cùng, hình tượng này cũng là một *yếu tố ngoại lai* gây cản trở hành động chính trị của con người. Ở đây, có thể hiểu thuật ngữ « phụ nữ » như một trong nhiều thành tố tham gia vào quá trình xây dựng ý thức giáo dục công dân và « quốc gia » ở Argentine.